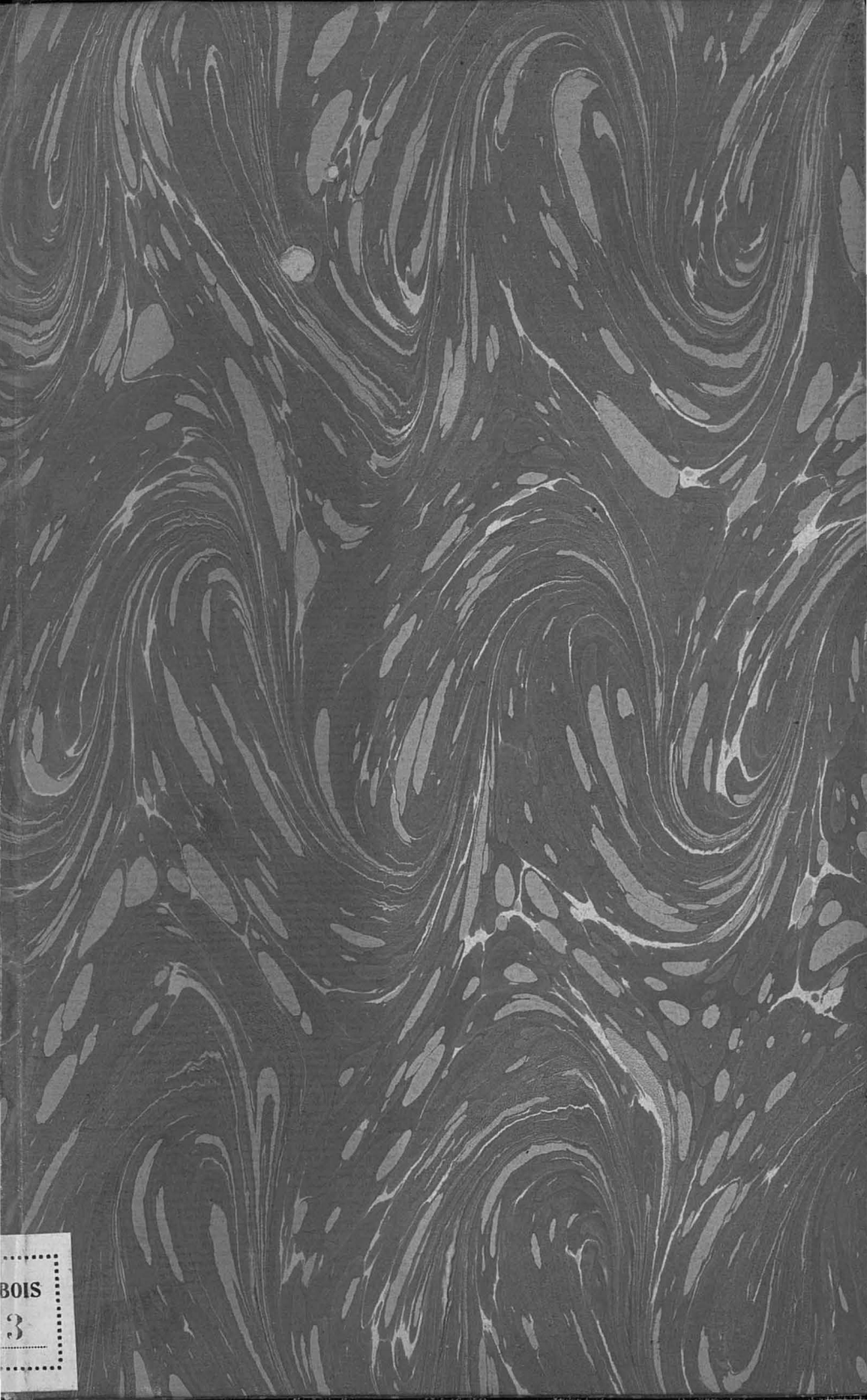




BOIS

3

C983

Le Moine.

Progrès et Association

Aperçus généraux

Juin 1834

ms. p. 10
10v. 8

PROGRÈS ET ASSOCIATION.

APERÇUS GÉNÉRAUX.

1. ASSOCIATIONS avec réunion de personnes, ou INTÉGRALES. — Vie commune avec morale d'abnégation, de macération; avec despotisme. — Associés peu nombreux; égaux d'âge, de fortune; recevant un égal salaire. — 2. Il faut abondance de produits, et bonne distribution. — Vie agréable. — Comment traiter l'esprit de cabale, les sentimens haineux?
3. ASSOCIATIONS PARTIELLES sans réunion de personnes. — Associations d'ouvriers entre eux, de maîtres avec ouvriers. — 4. Associations à action interne, de prévoyance; à action externe. — Sociétés politiques. — 5. Destinée de l'humanité. — Beau rôle des associations internes. — 6. Associations commerciales. — Antinomie, concurrence et association.

§ 1^{er}.

Les théories d'association et même la pratique ne sont pas sans doute des nouveautés; mais aux yeux d'une science avancée, toujours quelque chose a manqué à ces tentatives d'associations.

Je ne dois point parler, du moins à mon début, de ces capitalistes qui s'associent, disent-ils, quand ils mettent en commun une partie de leurs intérêts dans quelque entreprise industrielle; mais qui restent étrangers, opposés d'intérêts, sous tous les autres rapports, et dont



CB 1975M

l'union ressemble quelque peu à une ligue pour exploiter le reste de leurs concitoyens.

Ce n'est pas des associations de choses, c'est de celles de personnes qu'il faut d'abord s'occuper. Des individus réunis : voilà bien de vrais associés ; mais que vois-je presque partout ? quels exemples m'offre l'histoire ? Ils ont adopté la vie commune ! Rien n'est d'un ennui plus insupportable ; ils feront peu de prosélytes, car la liberté ne vit pas chez eux. Ils ont rompu avec elle en se soumettant à la monotonie de la règle. Cette vie n'offrant pas assez d'alimens à l'activité humaine, celle-ci se fait jour en jalousies, en intrigues, et après peu de semaines tout le monde se déteste. L'ordre va être troublé si on n'applique pas quelque grand remède. Nous en avons deux : choisissez. D'abord la vie acétique et contemplative, les règles d'abnégation ; mais voyez déjà la mauvaise foi en faire grand étalage, et la dupe bonne foi les suivre seule de point en point. En second lieu, la soumission à une autorité despotique qui impose au moins l'apparence de l'union, et l'observation stricte de certaines règles, plus ou moins bien ou mal faites.

Laissons bien vite là les associations à règles monotones, celles à macérations, et celles à discipline militaire. Laissons là aussi toutes celles qui ne travaillent point : car alors, forcées à vivre en parasites aux dépens de l'humanité, elles feront bientôt métier de la tromper ou de la violenter pour en obtenir le plus possible.

Mais voici bien autre chose, c'est qu'une association est vicieuse, vicieuse au point de ne pas pouvoir se maintenir, par la seule raison qu'elle est peu nombreuse. Les meilleurs amis s'aigrissent, se grondent, se boudent par moment, s'ils sont trop souvent ensemble. Qu'il y ait donc assez de personnes pour que chacun puisse varier ses sociétés, pour que ceux qui ne se conviennent pas puissent s'éviter sans que cela paraisse.

Observons ici, par parenthèse, que telle est la méthode

employée par l'extraordinaire M. Fourier; il constitue l'association d'abord par réunion d'environ seize cents personnes. Voilà les noyaux qu'il appelle *phalanges* : c'est pour lui une seconde opération que d'associer ces phalanges entre elles dans ses idées d'association par provinces, contrées, enfin d'association universelle.

Il est bien difficile que des associations entachées d'égalité réussissent, car l'égalité engendre la monotonie.

Je ne trouve certes pas que la fortune soit bien distribuée, quand je vois les agioteurs plus gagner que les négocians; les négocians, simples intermédiaires, plus que les producteurs, quelques-uns de ceux-ci faire par le monopole, etc., d'immenses fortunes, tandis que le talent des plus industrieux est souvent stérile; mais cependant mieux vaut peut-être une distribution de fortune échelonnée au rebours du bon sens, que l'égalité.

Imaginez un peu combien la France deviendrait chétive, triste et barbare, si chacun n'avait à dépenser ni plus ni moins que onze sous par jour. Une réunion d'associés d'égale fortune serait aussi fort mesquine : car je ne puis pas la supposer formée de riches, puisque la richesse est une exception. Toutefois, supposant l'exception, disons que des riches se trouveraient fort mal de n'avoir pas dans leur réunion de pauvres associés qui leur rendissent les petits soins auxquels ils sont habitués.

Il ne faut pas non plus d'égalité d'âge; enfin il vaut mieux avoir les deux sexes réunis que de n'opérer que sur un seul. Avec la série complète des âges des deux sexes, on peut former une des hiérarchies les plus précieuses dans l'association.

L'égalité engendre infailliblement des troubles jusqu'à ce qu'une ou plusieurs hiérarchies se soient substituées à cet état anti-naturel. Sans hiérarchie point de lien, point de force : le représentant du peuple de 93 n'a pu sauver le faisceau gaulois qu'en disant au citoyen : Qu'il y ait

entre nous l'égalité ; que tu puisses me tutoyer : soit. Mais qu'il y ait en revanche l'inégalité ; que je puisse te faire guillotiner.

Il y a des limites à tout ; je conçois des hiérarchies tellement mauvaises, tellement en désaccord entre elles, que l'égalité vaille mieux. Tout ce que j'établis, c'est donc que la perfection de l'association est dans un ordre fondé sur des hiérarchies combinées.

De toutes les égalités, la plus fâcheuse serait celle du salaire. Il est clair que les différens travaux, auxquels un associé s'est livré, doivent chacun être évalué, d'une part, relativement au temps qu'il y a consacré, et d'autre part à l'habileté, au zèle qu'on lui reconnaît.

§ II.

Aux difficultés que nous avons déjà montré que présente l'association, ajoutons que, pour être bien sûr qu'elle réussisse, il faut que l'industrie sociétaire offre sensiblement plus de produits que l'industrie actuelle : alors riches et pauvres s'y attacheront.

Le besoin, la misère, peuvent régner dans la famille isolée de nos sociétés ; car les autres familles se tiennent enfermées chez elles, et outre les précautions matérielles, font garder leur fortune par les gendarmes et le bourreau. Mais dans l'association s'il y avait des individus dénués, ils chercheraient à voler ; et troubleraient l'ordre, même en ne réussissant qu'imparfaitement.

Il faut donc que l'industrie sociétaire soit lucrative, il faut de plus que les associés aient le bon esprit de profiter de cette circonstance, surtout pour augmenter les salaires des travailleurs. Si ensuite il reste 8 p. 100 à distribuer comme intérêt des capitaux, il faut que, dans le même esprit, ils donnent 6 p. 100 seulement aux riches capitalistes, 8 aux moyens et 10 aux petits. Et peut-être faut-il encore une prime supplémentaire aux premières épar-

gnes du pauvre ouvrier. Ainsi, même dans le taux de l'intérêt, il faut gradation et non égalité.

Alors les pauvres qui forment la classe remuante, auront un immense intérêt à n'apporter aucun trouble dans l'ordre sociétaire. Si vous ne voulez pas de ces moyens, faites primer le despotisme d'un chef.

Il est nécessaire que l'association soit agréable tout autant qu'il importe qu'elle soit lucrative. Qu'on s'y applique donc, surtout aux travaux agricoles, au jardinage, à l'éducation des animaux, volailles....., etc., car voilà les travaux qui plaisent le plus à l'homme : quant à ces grandes manufactures, faites pour enthousiasmer le simple visiteur, elles sont bien dénuées de poésie pour leurs pauvres ouvriers, voués chacun à une éternelle monotonie d'efforts. Elles sont presque pour eux ce qu'est un bain pour des malfaiteurs.

L'esprit de cabale est peut-être la maladie la plus grave qui attaque les associations mal conçues.

L'autorité la plus despotique est certainement celle des chefs d'un collège; cependant elle ne peut pas empêcher qu'il n'y ait lutte continuelle d'oppression des grands sur les petits, des riches sur les pauvres boursiers. M. Fourier appelle ces luttes fâcheuses. *l'essor subversif d'une passion* qu'il nomme *cabaliste*.

Au grand nombre d'esprits contrairians qu'on rencontre, il faut croire que cette passion a été largement distribuée à notre espèce: elle a des essors utiles quand elle produit une loyale émulation, quand elle donne à l'homme la constance, le courage qui lui fait surmonter des difficultés.

Voyons par quel remède il faut traiter la maladie que nous venons de signaler.

Distraire les associés de leur tendance à se former en lignes opposées et haineuses, en leur procurant de nombreux plaisirs. Ce sera mieux encore si on peut leur donner de nombreuses occupations utiles qui leur plaisent. Ici

nous sommes donc conduits à poser le problème : comment rendre les *travaux attrayans* ?

Utiliser cet esprit cabaliste en le transformant en luttes industrielles. Que plusieurs groupes différens soient livrés séparément au même genre de confections, ils consommeront toutes leurs facultés pour se surpasser l'un l'autre.

Atténuer les mauvais effets de l'esprit de ligue, en lui facilitant les moyens de s'exercer, bien loin de chercher à le comprimer comme font les moralistes qui prêchent en vain l'amour, la fraternité universelle. Par exemple, si dans un collège il y avait des élémens pour former vingt, quarante ligues, au lieu des deux que nous avons citées fondées sur l'âge et sur la fortune, chacune de ces ligues serait dix fois, vingt fois moins intense : car l'une distrairait de l'autre.

Contrebalancer les mauvais sentimens haineux qui résultent des ligues, en groupant ensemble, dans certains momens, les individus qui dans d'autres se sont trouvés faire partie de corporations opposées. Tout à l'heure nous avons indiqué la création de nombreux groupes de travailleurs, en ce moment nous voulons l'engrenage de ces groupes par le passage des mêmes individus dans différens groupes.

Enfin, les sentimens haineux *avorteront* si on peut organiser le travail par courtes séances. Nous n'avons que trop fréquemment le spectacle de l'envie qui ronge des artistes rivaux, d'ailleurs recommandables ; mais c'est qu'ils sont rivaux toujours, sans cesse : s'ils pouvaient ne l'être que par instans, leur noble émulation ne se transformerait pas si facilement en un vil sentiment.

On voit où tout cela conduit. Au travail par groupes, par bandes joyeuses ; aux luttes industrielles entre ces groupes, aux courtes séances ; à la combinaison des associés, consistant dans la formation fréquente de nouveaux groupes avec les mêmes personnes qui, combinées d'une autre façon, formaient tout à l'heure d'autres groupes.

Nous voilà donc arrivés à croire l'association sans despotisme bien difficile, si cette nouvelle organisation du travail n'est pas praticable. Mais, si elle l'est, l'association devient ce qu'il y a de plus facile, elle marche d'elle-même, elle offre aux humains une vie toute de bien-être.

Voyez-vous, dans chaque groupe, les sectaires se distribuant entre eux les diverses parcelles du travail auquel ils se sont voués, selon l'aptitude de chacun, pour, en résultat final, opposer un chef-d'œuvre aux chefs-d'œuvre de leurs rivaux ? Voyez-vous tous ces cosectaires s'enthousiasmant, s'électrisant par leur contact réciproque ? Une fougue ardente les entraîne au travail ; il a cessé d'être une peine ; la destinée de l'homme est changée ; il est relevé de l'anathème qui lui rend le travail répugnant : le vrai Éden est retrouvé.

Mais j'oublie qu'il n'est pas temps encore d'exposer la marche progressive de l'humanité. Je dois ici restreindre mes pensées à la critique des *associations défectueuses*. Obligé d'être sommaire, je me contenterai de ce que j'ai dit sur les associations intégrales, qui sont essentiellement réunion de personnes, et je jetterai seulement un coup d'œil sur les associations partielles ou d'intérêts.

§ III.

Tous les vices que peut présenter une association tiennent à ce qu'elle n'englobe pas tous les intérêts ; à ce qu'elle n'est destinée qu'à satisfaire quelques-uns des penchans de l'homme. L'association intégrale est la plus facile à purger de défauts. Indépendamment de cela, elle est certainement la plus importante : hé bien ! c'est précisément celle dont les économistes ne se sont pas occupés du tout : mais ils se sont évertués à prêcher les associations partielles, les associations de quelques intérêts, et encore sans se rendre compte exactement du bien ou du mal qu'elles pouvaient faire. Elles sont bien plus difficiles à réaliser, bien moins stables, que l'association intégrale,

précisément parce qu'elles laissent en dehors d'elles de nombreux intérêts.

C'est tout-à-fait conformément aux principes des économistes que les ouvriers se sont enfin associés pour faire augmenter leurs salaires. Mais ici on a reconnu de suite un germe de guerre entre les maîtres et les ouvriers, entre les propriétaires et les prolétaires; un germe de retour à la barbarie.

Pour remède à l'association des ouvriers contre leurs maîtres, on a proposé l'association des maîtres et ouvriers entre eux; la mise des usines et fabriques en société coopérative.

Ainsi présentée, cette idée nous semble peu praticable; une seule fabrication pour but; un nombre de travaux très-borné pour accomplir cette fabrication; nous avons montré que c'étaient de grandes difficultés! point de variétés, partant point de joie, et de là esprits hargneux. Comment accordera-t-on pour le salaire des gens qui ne font chacun qu'une seule chose? Chacun aura vingt fois plus de ténacité pour faire estimer chèrement son travail, que si, s'étant uni à vingt groupes, il avait, dans le courant de l'année, coopéré à vingt sortes de travaux. Le mauvais esprit de ligue, l'essor subversif de la cabaliste, pour parler comme M. Fourier, se développera entre ces hommes affectés exclusivement à un grade, à une fonction. Vous aurez beau faire des statuts qui déclarent associés le propriétaire, les maîtres, contre-maîtres et ouvriers; tous les inférieurs seront unis contre ce qui leur sera supérieur. Par conséquent, dans cet arrangement, le plus maltraité sera le propriétaire; et cependant il lui faut de l'autorité, de la considération, pour que sa fabrique marche bien.

Certes il renoncera bientôt, ou, pour mieux dire, il ne tentera pas d'organiser la fabrique coopérativement.

Nous avons d'ailleurs montré que pour associer les ouvriers par leurs capitaux, d'une manière qui ne fût pas

illusoire, il fallait leur donner un taux d'intérêt sensiblement plus élevé que celui alloué aux capitalistes. Croyez-vous que vous trouverez beaucoup de fondateurs d'usines qui veuillent d'un tel arrangement ?

Dans une association intégrale roulant sur les immenses détails domestiques, agricoles, etc...., la surveillance a besoin d'être bien plus complète que dans une manufacture uniforme. Si dans celle-ci l'œil d'un maître suffit, dans la première il faudra la bonne volonté de tous pour qu'il y ait ardeur à augmenter chaque source de production, et à empêcher partout les prodigalités sur les consommations. Dans une telle société il y a réellement avantage pour les riches, qui après tout ne reçoivent un intérêt de leurs capitaux que d'après les produits nets de l'industrie générale, à accorder une prime aux pauvres travailleurs, à transformer promptement les prolétaires en copropriétaires. Mais dans nos manufactures à simple effet, rien ne peut déterminer les maîtres à favoriser les ouvriers : au contraire, plus ils sont misérables, mieux ils travaillent ; pour peu qu'on leur donne trop, ils chôment dimanche et lundi.

Bornons à ce peu de pages notre critique des idées et des essais vulgaires d'association. Une foule d'autres points de vue nous conduiraient à la même conclusion que nous avons rencontrée dans la voie que nous avons suivie ; savoir :

Unir ensemble une grande masse de mille à deux mille personnes, adopter le travail par groupes, courtes séances, appliquer essentiellement l'association aux industries variées, primordiales et naturelles, ménage, culture, petites fabrications usuelles....., etc.

Mais enfin à tout cela on peut joindre une grande fabrication spéciale. Ainsi donc, voilà finalement un moyen pour appliquer l'association aux travaux de la grande industrie. Toutefois la mise en pratique de cette idée comporterait beaucoup de détails.

§ IV.

Il est évident que les associations d'intérêts sont irréprochables, quand elles se bornent à un rôle passif et purement définitif, quand leur action toute interne n'intéresse que les associés. Telles sont les sociétés d'assurance, de secours mutuels, les tontines, caisses d'épargnes...., etc. ; mais il ne faut pas se borner à considérer le titre de quelques sociétés, ou les premiers temps de leur vitalité : ainsi la plupart des associations politiques qui prétendent seulement se constituer sur la défensive, se transforment bientôt en clubs conspirateurs.

Je ne prétends cependant pas blâmer les associations partielles, par cela seul qu'elles prennent un rôle actif : je dis seulement que dès qu'elles ont une action externe, elles peuvent nuire aux uns en faisant le bien des autres : de plus, il est certain qu'elles n'ont pas toutes une marche concordant avec celle du bien général : donc les économistes et les publicistes, qui ne mettent pas de restriction aux éloges qu'ils donnent à l'esprit d'association, commettent une erreur scientifique.

Le mot seul, association, n'indique-t-il pas quelque chose qui doit unir les humains, créer entre eux tous l'unité d'action ? mais hélas ! l'association aussi a son essor subversif : on l'emploie à dissoudre et à désunir ; témoin les violentes associations politiques.

Celles-ci tiennent surtout à ce besoin de lutte, que nous avons déjà signalé : on pourrait par des dispositions sociales le distraire, le contrebalancer, l'utiliser. Quant aux gouvernemens qui ne chercheraient qu'à le réprimer, nous les blâmerons.

Le bien-être des individus tient d'autant plus à une institution qu'elle est plus près de lui et le touche plus souvent.

Vue d'une manière absolue, la monarchie ou la république ne touchent essentiellement qu'aux intérêts de

ceux qui sont au pouvoir, ou de ceux qui y prétendent, ou enfin de ceux qui en sont très-voisins. Aussi, dans telle république, l'ensemble des mœurs, des habitudes, même des institutions civiles, peut être différent de celui d'une autre république, et tout semblable à celui de telle monarchie.

Ce qui constitue de réelles différences sociales, c'est l'état de l'individu; c'est ce qui influe directement sur ses affections, ses moyens d'échanges, d'épargnes; c'est le mode de répartition des richesses, l'éducation, l'organisation de la famille, de la commune, du travail; quant aux dispositions qui ne concernent que l'administration générale d'un grand pays, elles influent si peu que rien sur le bien-être de l'individu.

Aussi l'histoire montre-t-elle que c'est par des transformations moléculaires que la société passe généralement d'un état social à un autre: jamais un décret parti d'en haut n'a rien fait directement à cela.

Je ne donne ici que des aperçus historiques qui, pour être justifiés, auront besoin de développemens. Continuons cette digression qui doit nous ramener aux idées d'association.

§ V.

L'humanité de l'état sauvage, caractérisé par la vie en hordes, dont les affaires intéressent le sauvage bien plus que les soins de sa famille, a passé à l'état patriarcal; ici le noyau social est une réunion domestique, avec tous ses avantages et inconvéniens; les affections familiales des serviteurs sont subordonnées à celles du maître et aux intérêts de la communauté.

Par suite de la multiplication de l'espèce les patriarchies se rapprochent, des relations s'établissent entre elles. Voilà un troisième état qu'on peut appeler patriarchie fédérale; ensuite on passe à un quatrième, la barbarie simple. Ici le noyau social n'est plus si nombreux, et le

despotisme le plus absolu y règne ; l'esclavage y remplace la domesticité. Ces familles barbares très-rapprochées sont hiérarchisées avec un despotisme analogue à celui de leur intérieur. Cinquièmement , la barbarie fait de nouveaux progrès en ajoutant à la hiérarchie d'esclavage individuel l'esclavage par classe ; ici commencent l'état militaire , les catégories de fonctionnaires , les lois barbares qui ne valent pas mieux que le bon plaisir du chef , car elles ne connaissent pas la pitié.

Enfin , nous arrivons à la civilisation : la famille y est réduite au plus petit nombre possible , et le despotisme y est considérablement atténué. Le sixième ordre social présente d'abord les familles unies hiérarchiquement par le lien féodal ; dans le septième elles sont indépendantes les unes des autres , disons même incohérentes entre elles.

Voilà des états sociaux essentiellement différens , quelles que soient d'ailleurs les formes gouvernementales qui les régissent. Ainsi que nous l'avons dit , dans les cas ordinaires , c'est peu à peu , par gradation , moléculairement , qu'une société passe d'un état à un autre ; les mouvemens politiques y font peu de chose.

Pour changer la barbarie en civilisation , le meilleur moyen eût été de prendre trois ou quatre grands domaines cultivés par des esclaves , de les diviser entre trois ou quatre cents familles qu'on aurait affranchies , et pour lesquelles on aurait bâti un village. Au bout de dix ans on aurait vu que les propriétaires tiraient deux fois plus en loyer de terres , que par l'exploitation directe au moyen d'esclaves. Cette bonne spéculation aurait été imitée peu à peu.

Voyons à présent ce qui doit succéder à cette série de formes sociales : barbarie avec soumission individuelle , barbarie militaire avec soumission par catégories ; civilisation féodale et enfin civilisation d'isolement. C'est évidemment une nouvelle civilisation caractérisée par

des liens nombreux entre les familles qui doivent conserver d'ailleurs la liberté dont elles jouissent aujourd'hui.

Dans chaque classe, dans chaque profession, cherchons à établir quelque solidarité ; entre les classes différentes trouvons des points de contact fondés par une réciproque utilité. Créons et combinons de nouvelles classifications parmi les citoyens, pour arriver à faire que chaque individu appartienne à plusieurs corporations et non à une exclusive.

Voilà le progrès : ce n'est plus une chose vague. Un fanal éclaire aujourd'hui la route. Les gouvernemens d'autrefois n'ont peut-être rien fait pour aider le passage de la barbarie à la civilisation : car la science n'éclaira personne sur le phénomène qui s'accomplissait. Mais les gouvernemens actuels trouveront leur intérêt à favoriser dorénavant l'ascension sociale. Le mouvement se ferait malgré eux : soit ; mais avec quelle lenteur ! leur assistance le rendra plus rapide et moins sujet à faire fausse route.

La foi des peuples à leurs gouvernemens est bien affaiblie : cependant leur garantie est restée indispensable à qui ose entreprendre quelque chose de grand. Un mot d'eux fera réussir des associations privées, qui s'étioleraient peut-être sans le regard bienveillant des soleils du monde. Quoi ! vous doutez ! en haine de l'intervention du gouvernement. Vous murmurez les mots *associations libres* ! Mais voyez : vous avez besoin de son appui même pour la généralisation des caisses d'épargnes, peut-être la plus minime des améliorations qu'on peut attendre de l'esprit d'association. Vous en passerez-vous s'il s'agit d'établir des solidarités pour arrêter le torrent des banqueroutes commerciales ? Si vous désirez essayer l'agglomération d'une centaine de propriétés morcelées en une grande propriété sociétaire, il faudra bien réclamer au gouvernement une déclaration d'utilité publique. Vous aurez besoin d'être d'accord avec l'administration si vous

voulez créer des établissemens où tout homme valide soit assuré de trouver du travail.

Nous ne voulons que des mesures évidemment de bien-être universel : ou bien des essais innocens , parce qu'ils seront partiels , et qu'on ne les étendra que si on en est satisfait. Mais cependant l'universel comporte toujours quelques exceptions ; toujours quelques esprits nient l'évidence. Voilà des difficultés pour toute réunion privée ; sans immoralité elle ne peut rien se permettre dont un tiers puisse se plaindre. Avec l'assistance du gouvernement un dommage individuel n'empêche pas d'agir : car on peut prononcer sur la plainte et indemniser. L'action unitaire est permise au gouvernement , mais n'est permise qu'à lui ; elle est son devoir , précisément parce que hors de lui elle n'est ni possible ni innocente.

Nous avons reconnu quel doit être le nouveau degré de civilisation auquel nous commençons à nous élever. C'est avec l'aide du gouvernement , aux associations partielles de prévoyance , à ces modestes associations qui semblaient si ternes à côté des fougueuses sociétés politiques , qu'il appartient de créer tous ces liens qui transformeront la civilisation actuelle en une autre moins morcelée , moins incohérente , offrant plus de garantie contre la tromperie et les chances fatales du hasard.

Mais l'humanité ne s'arrêtera pas à ce point : les associations partielles ne seraient encore pour elle que les imparfaites trachées par lesquelles respire un insecte. L'association intégrale par phalange , voilà le but , peut-être éloigné , mais dont le télescope de la théorie a su rapprocher l'image , pour en laisser étudier les plus petits détails.

Hommes de grand courage , marchez ! marchez sans vous décourager du grand espace qui est devant vous. Il ne s'agit pas seulement de constituer quelques phalanges çà et là ; l'institution imparfaite des monastères a cueilli jadis la palme de ces fondations isolées : le XIX^e. siècle

ne saura-t-il pas faire quelque chose de mieux ? Pourquoi même se borner à créer une heureuse et complète association dans un pays. Adoptez une religion ! la poursuite de l'association à la fois intégrale et universelle : car l'homme a son globe tout entier à régir, à exploiter unitairement, et l'association par phalange lui donne le moyen d'accomplir cette destinée.

§ VI.

J'allais m'arrêter là, mais j'entends qu'on me reproche de n'avoir point parlé des associations industrielles si nombreuses aujourd'hui : en commençant ce discours j'ai seulement dit qu'elles étaient parfois une ligue contre la masse de la société.

Ce sujet, comme beaucoup de ceux esquissés ci-dessus, exigerait beaucoup d'études pour être approfondi ; et notamment pour distinguer, par des règles générales, ce qui dans ces associations est bon de ce qui est nuisible. Je vais me borner à faire remarquer une contradiction dans les doctrines des économistes.

Ils fondent leur science sur la concurrence individuelle sans restriction : ils prétendent qu'à cette condition le débat entre vendeur et acheteur fixe équitablement la valeur des choses ; donc aussi, par suite, équitablement la distribution des richesses, la rémunération des travaux et des talents. Si toutes ces choses sont au mieux avec la concurrence illimitée, les économistes ont bien tort de prêcher l'association qui déroge à cette concurrence en concentrant des intérêts sans cela divergens.

C'est un mal que des ouvriers s'associent pour faire augmenter leurs salaires, un mal si les marchands d'une ville s'entendent pour tenir les prix d'une marchandise ; mais est-ce encore un mal si une grande usine en remplace trois petites ? La seule association justifiable avec le principe de la concurrence absolue, serait celle nécessaire pour entreprendre un travail assez grand pour dépasser les forces de tout spéculateur isolé.

Finalement, c'est effarouchés des maux réels du monopole que nos économistes ont prêché la concurrence sans s'appuyer sur une théorie approfondie.

La théorie de l'association, voilà la clef des sciences morales ou sociales. Et, pour exemple, faisons remarquer que l'association par phalange fournit une solution générale, étonnante de simplicité et de perfection, pour l'antinomie, *concurrence et association*.

Dans la phalange, c'est une répartition qui sert de fondement à l'ordre social, on peut y rétribuer chacun en raison de son travail, de son talent et de son capital. Des arbitrages règlent la valeur des choses, surtout d'après la rétribution obtenue par les travailleurs qui les ont faites. Donc les effets actuels de la concurrence effrénée ou du monopole ne sont plus à craindre. Le nouvel ordre social repose évidemment sur des combinaisons de groupes travailleurs ; aucun sophiste ne peut prétendre que sa base doive être la concurrence individuelle indéfinie.

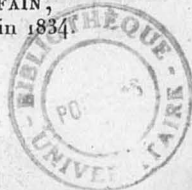
Parmi ces groupes, ceux occupés à faire des produits presque identiques sont en concurrence ; ils luttent, ils veulent se surpasser ; mais une foule d'autres relations de travail ou de plaisir unissent, sous tous les rapports, ces individus divergens sous un seul. Au contraire, dans notre civilisation, des individus, tout en s'associant dans un seul intérêt, et formant ainsi un monopole dont la masse souffre, restent désunis, ennemis sous tous les autres rapports.

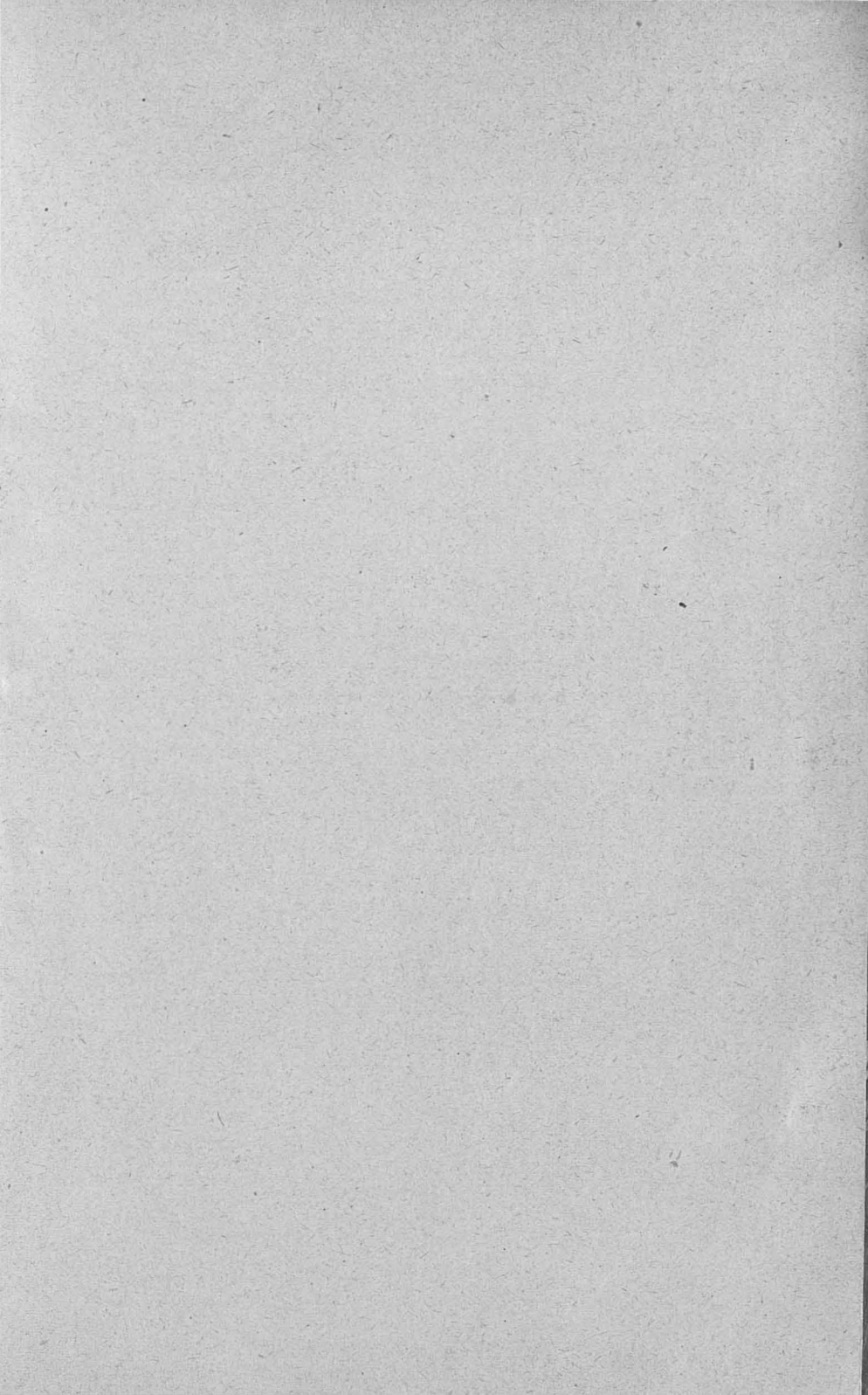
Il faudrait union générale, il y a désunion ; il faudrait lutte passionnée, extrême émulation sur un seul sujet, il y a connivence. Vraiment ici, et, sous quelques autres rapports, notre société est constituée à rebours de ce qu'elle devrait être.

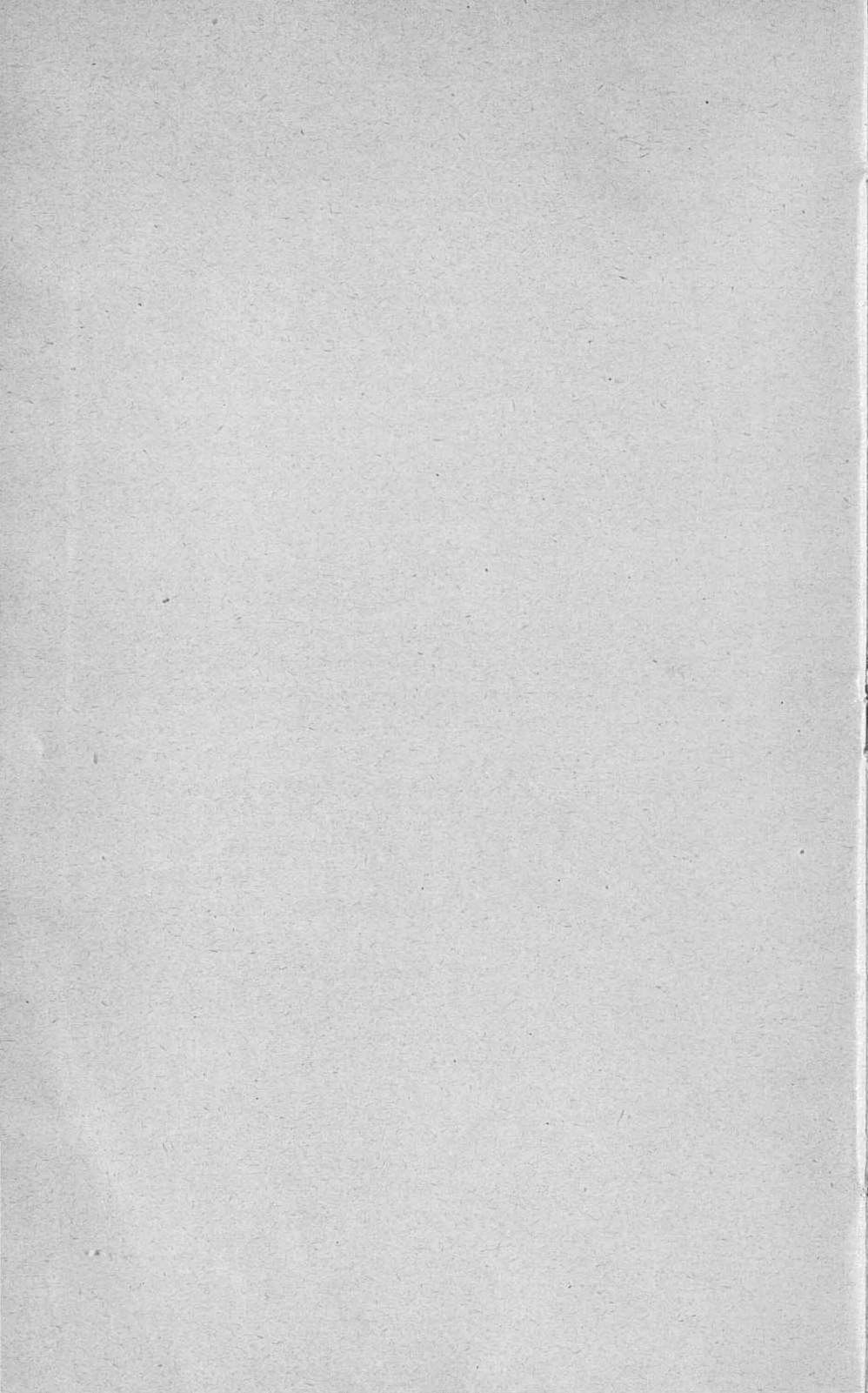
N.-R.-D. LE MOYNE.

Ingénieur des ponts et chaussées.

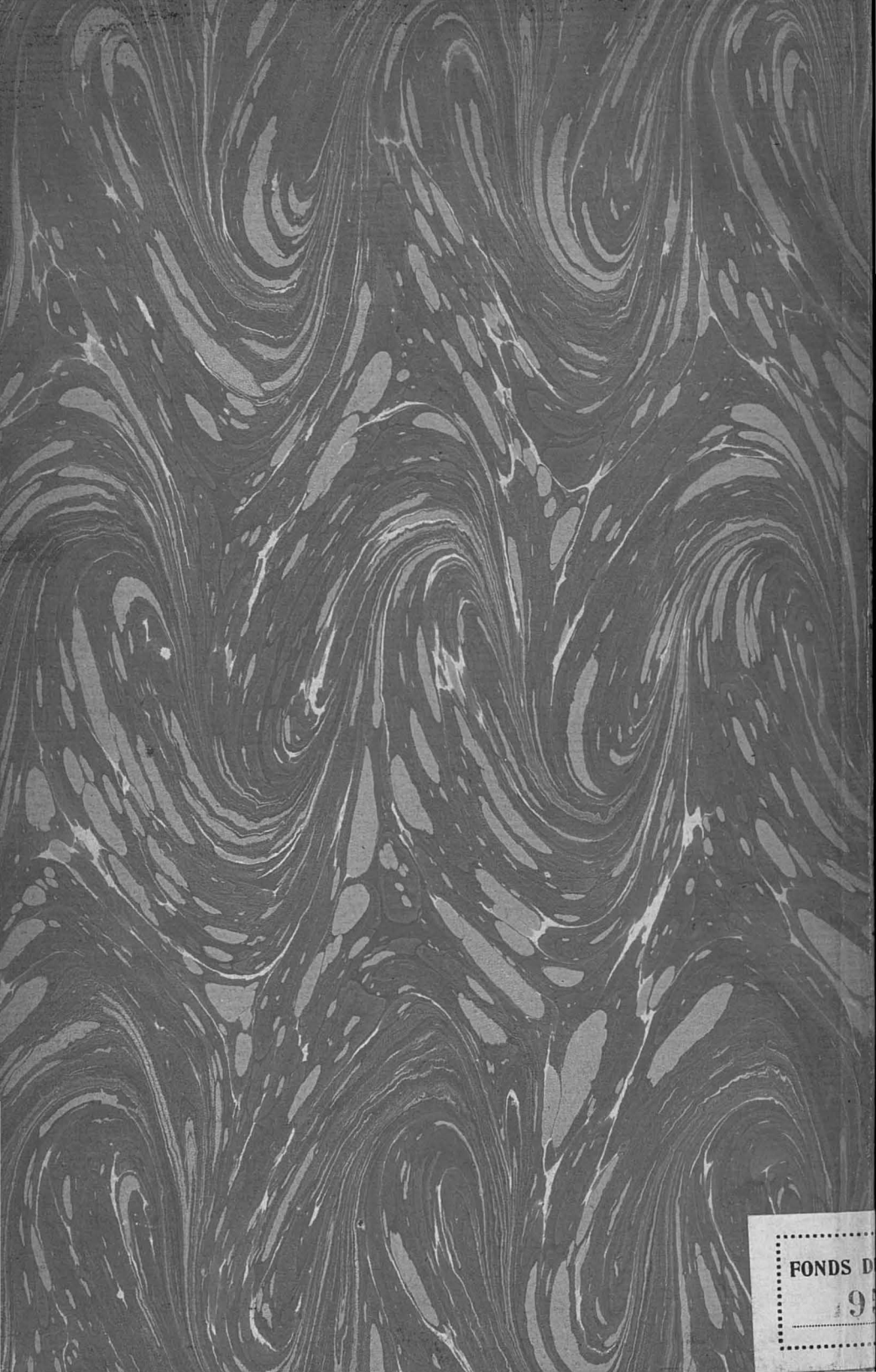
PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON. — Juin 1834.











FONDS D

9